

Jean-Paul Damaggio

Les cinq morts d'Arguedas

Extraits du livre en 68, la soupe péruvienne

Résumé : Cinq Péruviens exilés en France reviennent au Pérou d'octobre 68 à décembre 69 pour chercher une recette de soupe. El Cholo est à l'hôpital suite à un accident et Mario lui annonce le suicide de leur idole à tous, l'écrivain Arguedas, ce qui le décide à repartir en France. Alfredo essaie ensuite de le consoler. César fait le bilan de ce qu'ils ont appris. Manolo

XXIX

Mardi 2 décembre 1969, Mario

El Cholo, tu t'en sortiras ; je te dis que tu t'en sortiras ; déjà trois mois passé sur ce lit d'hôpital, ce n'est rien à l'échelle d'une vie débordante de jeunesse comme la tienne ; ce n'est rien à l'échelle du temps que durera ta rééducation ! Les autres malades qui te côtoient dans ce dortoir voudront toujours que tu leur lises des histoires québécoises !

Je vais cesser de venir les écouter avec eux, je vais cesser de venir battre le rythme des *caleurs*. Quand tu leur as proposé la lecture de récits de ce pays du froid, tu as soulevé leur enthousiasme car ils adorent les livres. Avec le seul appui de *Maria Chapdelaine*, tu voulais laisser libre cours à ton invention, et raconter tes délires plutôt que lire une vie, or, comme les enfants, ils veulent la répétition des mêmes mots aussi un infirme s'exclama une fois :

«Attention, tu changes le texte, s'il te plaît, lis sans rien inventer».

A ton contact, les infirmières resteront sympathiques ! Tu l'as déjà vérifié ! Surtout celle qui, après ses heures de travail, vient suivre tes leçons de français pour rêver à un voyage en France où elle exercerait son métier.

Je ne te dis pas «Bon appétit» ; tout, détourne de la bonne chère, dans un hôpital, quel qu'il soit, et surtout ici. L'inactivité, l'inconfort de la table, surtout pour toi encore coincé entre les fils, la mauvaise qualité des repas, le manque de goût à manger dans un tel contexte, tout détourne le malade du beau geste de la cuillère qui atteint la bouche.

Notre soutien ne viendra plus compenser la tristesse de tes repas car il s'achève. El Cholo, apprend que José María nous a quitté définitivement ; sa mort nous renvoie en France sans plus attendre. Cette fois, il n'a pas raté son suicide, je ne veux pas rater notre départ. Nous te laissons mais tu comprends parfaitement notre folie subite. Notre aventure est terminée, achevée, bouclée et presque oubliée. Nous partons immédiatement car il ne peut en être autrement. Des morts provoquent des tonnes de décisions dans la vie et celle de cet écrivain indomptable sera suivie de mille conséquences.

Je me souviens, voici deux ans déjà, j'ai perdu un compère de la plus haute importance, et je me serais jeté dans les bras de la première femme venue pour

soulager ma douleur, pour décider autre chose, pour retrouver confiance en moi. La femme n'est pas passée – ou plutôt elle ne s'est pas arrêtée – et nous sommes ici à subir une autre mort. Pour pleurer en paix, nous partons comme des orphelins écoeürés par l'injustice et peu désireux de vomir ici sur tous ceux qui vont boire à la santé du mort ! Le Pérou d'Arguedas finira par naître un jour et nous nous emploierons à l'y aider, mais pour aujourd'hui c'est trop : la fuite vers Paris peut seule nous abriter car il reste encore cet abri. Nous consacrerons notre énergie à constituer une armée de libération littéraire du pays ; ainsi nous finirons par toucher la conscience de nos compatriotes.

Je n'ai pas aimé d'un coup les livres de José María puis un beau jour j'ai compris : Arguedas avait inventé un indigénisme créateur, à savoir un engagement politique au-delà de la politique. Il avait allié deux sources : sa vie et ses lectures. Un jour de 1931, à la bibliothèque de San Marcos, alors que toutes les places étaient prises, il est resté debout contre un pilier à déguster *Tungsteno* de César Vallejo, où il a trouvé la solution à ses doutes, comme plus tard, un jour de 1996, le serviteur-narrateur de ce livre trouvé, en lisant *Mal de Amores* de la Mexicaine Angeles Mastretta, l'envie de se donner dix ans pour arriver à ses fins.

— Je te comprends El Cholo, tout ceci est de l'histoire et toi tu appartiens encore à la vie. Mais nous n'y pouvons rien : aujourd'hui, sans lui, nous sommes un zéro sans chiffres, donc nous partons. Le *Monde Diplomatique* de cet été évoquait, suite au coup d'Etat des militaires, la seconde indépendance du Pérou. On reconnaît bien à ce titre la myopie parfois désarmante de ce journal progressiste qui aimerait que la politique provoque des bouleversements du genre «indépendance» ! La politique peut beaucoup mais ces dernières années elle réalise si peu ! J'ai cru en Castro jusqu'au coup de Prague puis j'ai tout lâché. Même San Martin, avec la première libération, n'a pas provoqué une réelle indépendance : le Pérou a seulement changé de maîtres : aux dictateurs espagnols ont succédé les dictateurs péruviens. La politique ne peut plus rien mais la mort d'un homme comme Arguedas conduit à tout. Avec lui, la politique devenait, comme sous le pinceau de Delacroix, cette Parisienne enjambant les barricades de 1830 pour guider le peuple, un drapeau d'une main, le courage de l'autre. Elle devenait un élan, une invention, une joie que le peintre matérialisa pour toujours. Pendant le prochain mois de rééducation, qui sera encore un enfermement, cogite un cri de révolte comme celui qu'Arguedas conçut pendant ses mois de prison. Ainsi tu nous rejoindras plus fort.

El Cholo, pour changer, la politique a besoin de nous, sinon elle va se perdre en mesquineries. Elle a besoin de nos élans du cœur, de notre sincérité et de notre audace. Pour survivre, seule la fuite nous ouvre les bras. Arguedas n'appartient à aucun parti mais a toujours fait de la politique, celle de la gauche marxiste qui voyait plus loin que Marx, celle de la gauche chrétienne qui voyait plus loin que Dieu, celle de la gauche armée qui n'aimait pas les armes. Il a été le premier à démontrer que l'infrastructure économique décidait de tout à cause des pouvoirs culturels qu'elle entraînait. Pas à cause de l'argent, à cause de la culture ! Il ne coupait pas la réalité en tranches hiérarchisées de la base vers le

sommet. A 20 ans, il savait que la littérature guide le monde. Puis il douta, non du bien fondé de ses découvertes, mais des moyens qu'il possédait pour les porter à la lumière. Comme un ingénieur doté d'un prototype qu'il ne peut industrialiser.

El Cholo, je te parle, je te parle sans rien t'apprendre. Le plus terrible dans la vie solitaire, c'est d'être contraint d'évacuer une émotion débordante sans rivière pour l'accueillir. Tu fais la rivière si complaisante aujourd'hui !

Arguedas est mort et toute une part du Pérou avec lui, mais qui sait combien sont ceux qui meurent un peu avec lui ? Notre président Velasco Alvarado peut mourir : ce jour-là tout le monde le saura sans que personne ne puisse craindre pour sa vie.

Pour Arguedas, son enterrement sera une gigantesque fête, un cortège coloré et endiablé par la musique avec trois instruments comme la trilogie. Jaime Guardia tiendra le charango avec sur cœur le poids de son corps. En sa mémoire reviendront les premiers souvenirs de sa rencontre, à 19 ans, au Coliseo de Lima, avec celui qui était alors le chef du département du folklore au Ministère de l'Education. Il lui offrit un seul conseil : «Conserve le style et la cadence que tu apportes de ton village de Pausa», et pour toujours Jaime répondit «Merci docteur Arguedas» sans jamais oublier, malgré l'amitié, qui était «docteur Arguedas». Enorme leçon. Alejandro Vivanco y Luis Durand tiendront les flûtes avec dans leurs doigts l'envie de jouer comme jamais *la danza de las tijeras*. Máximo Damián sera le violoniste qui, à partir de ce jour, entreprendra une carrière internationale de musicien. Ils auront deux drapeaux comme tous les couples : celui du Vietnam et celui de Cuba. Un cortège compact jusqu'au quartier San Donato 9B du cimetière *El Angel*.

El Cholo, nous relèverons le défi de cet artiste pour que sa vie ne s'achève pas en vain. Notre prochain projet ne sera ni national ni loufoque, il ne sera ni technique ni hasardeux : il sera plus que jamais la littérature elle-même. Nous t'attendrons avant de nous enfoncer dans les marécages des langues, du sens, et des révoltes. Aux plumes citoyens ! Je ne devrais pas, sur les conseils du docteur, m'exciter devant toi, mais qu'y puis-je ? Nous mettons un point final à notre voyage et j'ai peur des suites. Arguedas, par son acte, a voulu rendre ses paroles écrites, actives : «Aux plumes citoyens !». La formule est faible par rapport au nombre de lecteurs qui s'enivrent de faux romans. Tant pis, le défi n'a pas de prix !

Des tonnes de bonnes idées tombent dans les poubelles de l'histoire et sans doute qu'Arguedas avait pris la direction de la Maison de la Culture du Pérou pour contrer le gâchis constaté autour de lui mais la tâche fut écrasante. Il a voulu agir politiquement pour aider la culture et il a perdu sur tous les fronts. En perdant, il a rendu impossible, ici, la défense de l'idée, qu'en refusant la monoculture, le métissage ressemble au jardinage.

A chaque surgissement du sourire d'un enfant, il reprenait confiance en la vie jusqu'au jour où, un tel sourire, donna lieu à un immense film que Frantz Métiisse découvrit le 28 décembre 1989. Ce jour-là naquit chez lui l'envie de choisir sa propre nationalité, la nationalité italienne.

XXX

Jeudi 4 décembre 1969, Alfredo

El Cholo, je te le demande les yeux dans les yeux : ne lâche pas l'amour. Tu vas supporter trois mois de solitude complète puis tu nous rejoindras à Paris en bonne forme car tu le sais, nous te quittons dans l'urgence, pour t'attendre là-bas. En t'espérant, je t'aiderai car maintenant je suis d'accord avec toi, comme j'ai été d'accord avec toi la première fois mais sans le savoir.

A Paris, je te promets de retrouver Sylvia, car je suis d'accord avec toi, elle est à Paris et bientôt tes lettres ne seront plus sans retour.

Tu le sais, Arguedas vient de se tuer pour un chagrin d'amour, un chagrin d'amour qui a sans doute fait déborder un vase rempli par des vampires, mais seule un goût compte, celle qui, d'une balle de pistolet, fait exploser la boîte crânienne, et cette goutte s'appelle toujours un chagrin d'amour. Mario néglige toujours cette évidence, aussi je vais te montrer son importance, même si, par avance, tu es d'accord avec moi. Parce que livré à ta solitude, je ne voudrais pas que tout d'un coup tu te décourages et lâches l'amour.

Déjà à 18 ans, Arguedas avait écrit un roman de 600 pages pour calmer sa douleur amoureuse puis à 27, il se maria par amitié, ayant désespéré de l'amour. El Cholo, tout le monde ne sera pas d'accord avec mon interprétation, mais je le dis, il ne fit pas un mariage d'amour. Voilà pourquoi, à 32 ans, il retomba amoureux, un amour nouveau qui le rendit malade, et le sauva en même temps, car il retrouva la force d'écrire un grand roman que cette fois, il ne brûla pas : *los ríos profundos*.

En 1965, l'histoire se répéta en sachant que son âge lui annonçait qu'elle se répétait pour la dernière fois. Elle se répéta car pour lui l'histoire ne va pas du mal vers le bien mais forme un cycle où le bien et le mal s'affrontent en un combat incessant. Avec son épouse et sa belle-sœur, ils avaient construits d'immenses honneurs au folklore vivant aussi la rupture ne se fit pas sans provoquer de nouvelles douleurs chez l'écrivain trop fragile. Pourtant, le divorce s'imposait ! Il aimait toujours de la même amitié sa première épouse et il aimait d'un amour tout neuf sa nouvelle compagne. Avec la première, il avait tant bagarré pour défendre ses idées, qu'avec la deuxième, il se promettait de faire mieux encore.

Il commença par se lancer dans l'écriture d'un nouveau roman qu'il avait déjà en tête : on ne sait jamais avec lui si l'écriture précède la vie ou si la vie accompagne l'écriture, les deux se mêlent tant. Il l'écrivit en mourant debout ; en mourant totalement debout. Non que son amour ait donné quelques signes de faiblesses – tout au contraire. Non que sa jeune Sybille ait oublié de le consoler – tout au contraire. Non, il se redressa plus droit que personne et engagea un face à face avec la mort qu'il perdit par excès d'amour ! Tristes doivent être ceux qui meurent de manque d'amour ! Et lui mourut de trop aimer ! José María était aussi exceptionnel que ses modèles, l'écrivain Vallejo et le violoniste *de San Diego de Ishua*, Damían Huamani.

El Cholo, voilà le discours que je voulais te tenir pour que tu tiennes sans nous. Parfois l'urgence commande et quand l'émotion nous écrase, le mouvement s'impose, donc nous partons. Toi, tu sais éviter l'urgence et tu résisteras mieux que nous, au choc qui nous jette par terre. Tu sais aimer sans toucher, comme d'autres - tes adversaires - touchent sans aimer. Ne prends pas ce que je viens de te dire comme une critique car de toute façon, tu le sais, je ne critique jamais : chacun agit comme il peut, et parfois se jette dans l'aventure sans mesurer les conséquences. Ton aventure, je vais t'aider à la réaliser mais attention, le jour où il te faudra passer aux actes, tu ne refuseras pas ? Que l'aventure pour l'aventure bloque tes désirs ? Pas de rêve d'amour pour l'amour du rêve ! Que feras-tu devant Sylvia quand je te la présenterais ? Car je te l'a présenterais, j'en fais la promesse ! Tu lui sauteras au cou ou tu auras encore quelque chose à vérifier avant de donner libre cours à tes sentiments ? Arguedas est passé à l'acte, pour n'avoir pu aimer tout son saoul, en sachant qu'à 58 ans il ne reste plus grand temps pour vider des bouteilles (même si on réalise un coup d'Etat !). Tu ne connais pas l'expression :
« *Seul l'amour raté conduit à la mort réussie !* »

Non El Cholo, je ne réécris pas l'histoire d'autant que l'histoire je ne la fais pas, je ne veux pas la faire. Une montagne d'engins déterminent la route par où nous passons alors je me plie à cette route-là. «Faire la route», je laisse cette illusion à Mario ! Toi, je veux t'aider à déblayer la tienne, t'aider à diffuser des messages en faveur du métissage,... tout en suivant la mienne jusqu'au bout. Ma mort se produira suivant les règles de la fatalité. Rares sont ceux qui veulent vivre face à la mort surtout quand ils ressentent en eux la mort de leur propre pays ! Arguedas voulait soutenir le regard de la mort pour lui imposer un recul, parce qu'il devinait que l'enjeu dépassait sa propre mort, pour atteindre celle de toute une civilisation indigène. Moi, je n'ai rien à soutenir : je me laisse vivre en paix sans aucune lâcheté, puisqu'au contraire, seule une dose spéciale de courage permet de vivre sans espoir, sans Dieu et juste pour l'amour.

El Cholo, pour ne pas lâcher l'amour écoute mille fois ce tango de Carlos Gardel, écoute-le à ta manière, écoute-le avec des images dans les yeux, et l'univers tout entier dans tes jambes, écoute-le comme tu écoutes les chansons de ta vie, c'est-à-dire sans trêve. « *Siempre se vuelve al primer amor.* »

Non je ne crois pas que ce soit au premier amour que l'on revienne toujours mais à la première façon d'aimer, ce qui est un peu différent. « *Guardo escondida una esperanza humilde que es toda la fortuna de mi corazón* ».

Il ne peut y avoir plus belle fin à une chanson : garder une espérance cachée et modeste c'est-à-dire garder un secret qui fait le bonheur de son cœur, c'est-à-dire qui fait la folie de sa vie (j'allais dire la chance de sa vie).

El Cholo, je deviens pédagogue, je me mets à expliquer ce que tu sais, je parle au lieu de chanter. Sache-le, tu peux compter sur moi où que je sois.

A chaque surgissement de sa langue italienne il sentait sa nationalité aux abois jusqu'au jour où il l'enregistra lui – même, sa voix italienne. Ce jour-là, le 1er novembre 1996, Frantz Métisse eut l'assurance de fréquenter la perfection française (au moins pendant cinq minutes).

XXXI

Vendredi 6 décembre 1969, César

— El Cholo, je te le dis, suite à la disparition d'un homme comme Arguedas, je tourne la page. Peut-être n'importe laquelle mais je tourne la page. Pendant qu'un nouveau gouvernement s'active en faveur de la culture, celui qui attendait le couronnement de ses efforts abandonne la partie ! Arguedas n'y croit plus et n'importe qui est en droit de lui donner raison : comment des militaires pourraient-ils, d'un coup, reconnaître une valeur à la culture, eux dont la culture est intrinsèquement une insulte à la culture. A la caserne, les mots sont toujours des ordres, pour causer des désordres, la langue une soumission à la langue et le dialogue, une activité immonde.

En haut-lieu on espérait son silence or Arguedas n'hésita pas à mettre publiquement le gouvernement en garde ! De quel droit je vous le demande ! Un écrivain face à une armée et l'écrivain veut donner le ton ! Arguedas n'était plus rien depuis le 3 octobre quel que soit le cadeau qu'on pouvait lui offrir, il n'était plus rien.

Je connais l'argument militaire : « Mais que peut l'homme armé d'un seul poignard face à un requin nord-américain.

Le pouvoir de Velasco est une arme de plus dans le combat inégal du peuple contre les plus hautes autorités. Et cette arme de plus, le peuple peut s'en emparer. »

Un argument peu fréquentable.

Le métissage n'est pas assis de naissance entre deux approches de la connaissance mais propose le combat permettant à cette situation de devenir une œuvre. S'il n'est que biologique le métissage devient une loi de la nature, un hybride et non une aventure culturelle. Seule la noblesse donna à la

naissance un pouvoir définitif. Pour un bâtard, deux solutions s'offrent à lui : passer sa vie à la cacher, à la pleurer ou à la jouer à roulette par honte de son état ; au contraire passer sa vie à la chanter, à l'exploser ou à la travailler par fierté de son état. La honte n'est pas le précipice propre aux bâtards car tout pauvre effrayé par son riche voisin passe par les mêmes peurs. Elle le devient quand le bâtard ne sait pas la richesse présente en lui. A partir de ses deux bras, il peut affronter plus fort les tempêtes inévitables et créer une autre identité productrice du métissage. Le métissage ne peut pas être un fait mais un mouvement infini vers la dignité humaine, un mouvement difficile à suggérer aux égarés du «tout est mimétisme, tout métissage est anti-culturel car la culture est dialogue et produit seulement de l'identité en nourrissant l'altérité.»

Des millions d'être passent des frontières de force, souvent pour fuir la misère et d'autres millions d'êtres ont peur de passer les frontières : pire, ils souhaitent même que personne ne passe plus les frontières pour qu'on se parle par-dessus elles ! Certains aiment l'autre pour mieux s'aimer eux-mêmes : c'est la victoire de l'esprit de famille, un sentiment plus honorable que celui de la haine mais que je refuse cependant. J'aime l'autre pour devenir quelqu'un d'autre avec lui ! Pour s'aimer comme des frères et maintenir ainsi à distance la hiérarchie propre aux familles. Avec l'exotisme, cet amour de l'autre devient de la frime ! Pour ne rien devenir ! Dans ce cas non plus il n'y a pas métissage puisqu'il n'y a aucun effort pour comprendre l'autre mais au contraire un effort pour se servir de l'autre afin de mieux se servir soi-même.

El Cholo, nous le savons parfaitement à présent : le plus beau des apprentissages porte le nom de métissage.

A chaque surgissement du besoin de remercier, il pensait au même homme, René Char, et c'est ainsi que le 27 mai 1995, Frantz Métisse remercia une cinquantaine d'amis rassemblés chez l'un d'eux par l'invitation de ce poète à travailler «en dépit d'équivoques découragements et si minimes que soient les réparations».

Parmi les amis, un jeune chilien chanta la vie d'un *hijo de la rebeldía* (un enfant de rébellion) avec *EL APARECIDO* de Victor Jara... pendant qu'en ville, s'achevait un Grand Festival de Chanson.

XXXII

Lundi 9 décembre 1969, Manolo

— El Cholo, je n'ai plus rien à t'apprendre sur notre départ et tu n'as rien à m'apprendre sur ta condition : ta chute du deuxième étage a provoqué cinq fractures du bassin, cinq fractures des côtes avec par chance une colonne vertébrale intacte. La facture sera dure à payer ! Reste immobile et attend que tout retrouve sa place. Caramba ! Tu réussiras avec patience, la même patience qui te conduit à aimer l'inconnue baptisée Sylvia. Tu t'en doutes, quand Mario a proposé un départ précipité suite à l'affreuse nouvelle, j'ai été aussitôt d'accord. D'Arguedas je retiens ce geste calculé pendant des mois, le geste qui dirige un canon sur sa propre tempe et le doigt qui appuie sur une gâchette. Je frissonne de partout à seulement évoquer cet acte ; je hurle pour lui, et je me sens malade car je n'y crois pas.

Physiquement, je n'y crois pas. Je ne peux plus rester ici à cause de cette réaction épidermique. Pense à l'homme officiel qui faisait des discours en sachant au fond de lui-même qu'il parlait en vain. Je ne peux pas croire que ce geste allait et venait en son esprit comme un invité indésirable entre et sort de chez vous. Non, ce geste était incrusté en sa conscience plus que tout ce qu'il montrait. A tout instant il devait avoir sous les yeux la vue de son corps mort de sa propre main. L'horreur ! Il y a des âges pour se suicider : à vingt ans une part de la jeunesse croit si fort en l'absolu qu'elle en oublie les détails de la vie jusqu'à la perdre pour l'essentiel ; à soixante-dix ans d'autres ne veulent plus souffrir. Arguedas avait 58 ans et un nouveau roman à défendre. Il a préféré le défendre par son absence volontaire. Il n'a pas été frappé par un soudain accès de faiblesse car à vivre un an dans les prisons péruviennes de la fin des années 30, à cause de son soutien aux républicains espagnols, il avait été vacciné contre le désespoir pour le restant de ses jours. D'ailleurs, comme à beaucoup d'écrivains de gauche, la prison les poussa vers l'écriture. Par la suite, il a su prendre les décisions concrètes lui permettant de combattre le pouvoir des démagogues et en particulier son choix de devenir ethnologue à 45 ans, en défendant une thèse. Pour en arriver à cette fin spectaculaire ! Je ne voudrais

pas t'en dire davantage et pourtant, en de telles occasions, ma parole pourrait t'éviter de tomber sous l'emprise néfaste du silence.

Je vais partir d'ici avec de nouvelles idées. Caramba ! L'alimentaire, c'est bien beau, mais s'habiller aussi ! Contre l'idée que le monde se diviserait en trois civilisations comestibles, celle du blé en Europe, celle du riz en Asie et celle du maïs chez nous (et l'Afrique alors ?), ou en deux civilisations buvables (le vin pour le Sud et la bière pour le Nord), je propose de chercher le sens du monde dans les nuances. El Cholo, écoute bien ce que je vais te dire : ce qui nous distingue, en tant que Péruviens, c'est l'art du tissage ! Pas seulement l'art de tisser des étoffes de 25 m de long (c'est déjà beaucoup), mais l'art de tisser pour tout : pour les maisons (les toits comme les murs), les bateaux (les voiles comme les coques), les armes, la musique, la danse, etc. Pour tisser avec le coton et la laine et tant d'autres plantes ! Tisser et tisser encore, pour le rythme et pour s'arrimer à la vie. Le métissage n'est-il pas le plus beau tissage ! Le dernier, l'ultime, celui qui loin de la toile d'araignée, donnera la grande solidarité ! J'y suis, le grand slogan qu'à Son Altesse Incessante, je livrerai avec la soupe du cholo, pour l'afficher partout, je te le livre en cadeau d'adieu, en cadeau de fraternité, en feu sans artifice :

Pour le métissage, le plus beau des tissages !

En France, je ne m'y retourne pas comme dans un paradis car je vais retrouver les mauvaises patates à 50 centimes le kilo et le rythme d'une vie sans tisserand marqué, par exemple, par les rendez-vous du Tour de France. Qui sait ce qu'est devenu cet homme que nous connûmes dans des conditions si différentes, toi dans une école et moi sur le bord d'une route ? Le coureur qui impose sa loi dans le cyclisme actuel s'appelle Eddy Merckx, un belge qui, après une disqualification pour dopage dans le Tour d'Italie vient de gagner le Tour de France !

Là-bas, je vais reprendre cette vie contrôlée par un ordre du monde qui nous rend esclave, un ordre qui existe ici aussi, malheureusement, mais auquel nous avons échappé pendant toute cette année pour avoir rencontré l'émotion en même temps que l'humanité. Je quitte un pays que je connais mieux où je reviendrai après avoir repris des forces dans la quiétude française, dans le ronron français. Avec toi, El Cholo, nous lutterons encore pour la grandeur du populaire. Je t'aime, El Cholo, je t'aime quand tu gardes la tête haute sans hausser le ton, sans monter sur un podium, sans le secours des lamentations. Tiens, voici un livre, pour que tu sentes mon amitié, pour te passer le temps comme le coureur passe le témoin, ce sont les *Misérables* de Victor Hugo, une vieille édition populaire toujours à mes côtés, que tu compareras avec la version véritable. Peut-être vas-tu être horrifié qu'on ait pu réduire ce grand roman à ce trop bref résumé, mais c'est ainsi que le peuple chante les louanges de ce français ! Je te fais confiance comme à personne. A bientôt, El Cholo, nous ne t'abandonnons pas !